Enigme

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **10 (1872)**

Heft 10

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-181806

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

il le tire prestement. Le bourgeois sent que son chapeau s'échappe et se met à crier : « On me prend mon chapeau!... » Alors le filou mettant sur sa tête le couvre-chef qu'il vient de dérober et l'enfonçant avec les deux mains : « Je défie, dit-il, qu'on me prenne le mien. » Et chacun de le laisser passer sans le moindre soupçon.

On lit dans une feuille d'annonces: Un enfant, sourd-muet de naissance, âgé de 14 ans, a disparu de la maison paternelle depuis trois jours. Les personnes qui le rencontreraient sont priées de le reconduire chez ses parents, telle rue, tel numéro. Il répond au nom de Martin.

Deux gamins causent dans la rue avec beaucoup d'entrain. Les maisons de leurs parents sont le sujet de leur entretien. — Mon père, dit l'un, avec enthousiasme, veut faire placer sur notre toit une belle girouette, en forme de flèche, pour indiquer le vent. Elle brillera au soleil .... tu verras! tu verras? ....

— Oh! répond l'autre, chez nous ce sera encore bien plus beau; papa disait l'autre jour qu'il voulait placer une forte hypothèque sur sa maison....

Un mot du *Journal pour rire*:

Un curé confessait un paysan des plus lourds. Le pénitent racontait toute sa vie, le bien, le mal, l'indifférent.

— Ce sont surtout tes péchés qu'il faut avouer, dit le curé.

— Est-ce que je m'y connais? reprit l'autre. Je vous dis tout, moi. Prenez ce qu'il vous faut.

Un de nos abonnés nous communique l'énigme suivante écrite sur un vieux parchemin. Elle a été trouvée derrière une armoire où elle dormait probablement depuis plus d'un siècle. — Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en trouver le mot, qui n'est pas trop difficile à deviner.

Enigme.

Je suis une étrange femelle,
Pétillante d'esprit, sans avoir de cervelle,
Ronde de taille ou peut s'en faut,
Noire comme on l'est en Afrique,
Aveugle et sourde comme un pot,
Plus combustible qu'un fagot,
Plus maigre qu'une puce étique.
Quand on veut éprouver ma funeste puissance,
On me met en prison sous la garde d'un chien;
Ce chien, pour m'affranchir, m'offre son assistance,
Mais il m'anéantit en brisant mon lien.
Quand à mon origine, on m'a conçu sans mère:
Je suis fille d'un moine et j'ai tué mon père.

On nous communique la lettre suivante, écrite par le Président de la commission d'école de ....

« Monsieur le régent,

Vous me demandé s'il est vrai que vous ne devez point donner de verbes aux enfants à faire chez leur parents vous savez qu'on vous l'à déjà dit avec François M***, qui avait assez à leur livres à apprendre et que ces copiages ne faisait que des les faire barbouillés. »

Toni le gris.

VI

Resel fondit en larmes qui ne tardèrent pas de se changer en sanglots.

— Pourquoi pleurer, Resel, s'écria l'aide forestier, cherchant à l'apaiser, en lui saisissant les mains qu'elle tenait sur son visage. Je n'ai que de bonnes intentions vis-à-vis de toi et de Toni; veuille considérer que c'est moi qui ait procuré à ton mari de l'occupation, un gagne-pain, la charge qui le retient en ce moment hors de la maison.

— Infâme! répondit Resel, en proie à une crise de nerfs et versant de nouveaux torrents de larmes. Oses-tu bien venir prôner ici ta bienfaisance, qui n'est qu'un moyen de venir m'attaquer dans ma solitude, au milieu de la nuit et des brouillards?

— Voilà, Resel, un langage que je ne supporterais dans la bouche d'aucun être humain, à part toi, à qui je le pardonnerai pour l'amour de Dieu. Voilà comment tu me juges, après tout ce que j'ai fait pour toi.

— En vérité? Malfaiteur, tu as tellement de reconnaissance à réclamer!... Ciel! ne se trouvera-t-il donc aucun être humain pour me débarrasser de toi!

— Ecoute, Resel, je périrai avec toi plutôt que de te quitter. Si ce n'avait été mon amour pour toi, j'aurais pu avoir un rang, une fortune, tout aussi bien que Monsieur le forestier qui demeure là-bas.

Resel fit un effort pour parler, mais les sanglots lui coupèrent la parole. Confondue, terrifiée, elle n'avait pas même la force de retirer ses mains que le chasseur serrait avec frénésie.

— Sans l'accueil que tu me fis, dans le temps, au chalet sur la montagne, lorsque je vins près de toi, je ne serais pas dans la position misérable où tu me vois aujourd'hui. Oui! si tu avais accepté mon cœur, tu serais aujourd'hui l'épouse de Monsieur le forestier impérial et royal, au lieu d'être l'épouse d'un petit journalier.

Resel, ne pouvant contenir son indignation, se leva, sécha ses larmes, poussa des cris, et laissa voir dans ses yeux une expression sinistre.

— Vraiment! s'écria-t-elle, et tu oses venir te vanter, ici, de la manière dont tu te comportas envers moi. Cela ne montre que trop à quel point tu as été de tout temps étranger à toute pudeur. La noblesse de ton cœur est à la hauteur de tes prétentions. Là-haut, au chalet, je me trouvais seule, par un ouragan assez fort pour enlever les pièces de la toiture; tel fut le moment choisi, par ton héroïsme, pour te glisser chez moi, comme une fouine, non pour m'aider, mais dans l'intention d'attenter à mon honneur. Mais je t'aurais terrassé, je t'aurais étranglé de mes mains, si je ne m'étais blessé profondément les doigts en abattant les sapins. Ne pouvant faire mieux, je criai au secours, ceux du Gaissalm (pâturage aux chèvres) accoururent, te terrassèrent. Le gouverneur de notre province te chassa honteusement, tu fus réduit à la mendicité pendant de longues années. Enfin, émue de compassion, je me rendis, en personne, auprès de Monsieur le comte, je le priai de ne pas te laisser périr de misère, et il daigna te rendre la position que tu occupes. Voilà un beau sujet de te glorifier à mes yeux, et de me dire que ce n'est que par amour pour moi que tu es resté dans cette position subalterne!

— Là n'est pas la question. J'ai pour toi un amour qui domine tout autre sentiment, qui me rend étranger à la crainte, et qui me ferait aller en enfer pour te posséder. Si tu me repousses et m'ôtes mon dernier espoir, c'en est fait de